
Le Prince et l'Historien

Un soir d'été 1834, Talleyrand, ambassadeur à Londres, accueille Jules Michelet en visite au Royaume-Uni. Chronique d'une soirée où deux regards croisés sur l'Angleterre vont se poser.

1834 est la dernière année de la mission diplomatique de Talleyrand au Royaume-Uni. Louis-Philippe l'avait nommé ambassadeur extraordinaire au lendemain de la Révolution de Juillet, à une époque où il fallait à tout prix rassurer l'Angleterre sur les conséquences des Trois glorieuses. Talleyrand, « le plus insulaire des hommes politiques français », était le seul à pouvoir accomplir cette délicate et difficile mission. Le choix s'était avéré sage : le Prince avait accompli un remarquable travail en tant que diplomate. Non seulement sa nomination avait rassuré les cours de l'Europe entière mais, pendant quatre ans, il avait enchaîné les succès diplomatiques . Le couronnement de son oeuvre avait été la Quadruple-Alliance. Le traité, signé le 22 avril 1834, scellait ce rapprochement entre l'Angleterre et la France auquel TalleyrandTM avait si longuement travaillé.

Talleyrand regagne la France le 22 août, quatre mois jour pour jour après la signature de la Quadruple. Avant son départ, il a l'occa-



sion d'accueillir à l'Ambassade un visiteur d'exception : l'historien Jules Michelet, en voyage en Angleterre. Michelet avait décidé de se rendre au Royaume-Uni suite au travail, entamé depuis 1831, qui portera à la rédaction de son oeuvre majeure: l'Histoire de France . Avant d'écrire les passages consacrés à la Guerre de Cent ans, il voulait acquérir une connaissance de première main du pays longtemps ennemi - et nouvellement allié - du sien.

Le 6 août 1834, il s'embarque donc pour Douvres, première étape d'un voyage de cinq semaines à travers l'Angleterre, l'Écosse et l'Irlande. Arrivé à Londres le 9 août, Michelet se rend d'abord à l'Ambassade de France. Lorsqu'il rencontre pour la première fois Talleyrand, il n'est pas très enthousiaste. Il note dans son Journal ces quelques lignes : « Samedi 9 août : à l'Ambassade (Hanover Square). [...] Au-

dience de M. de Talleyrand, sèche. Première impression désagréable. »

Le Prince – qui avait l'habitude de recevoir chez lui les voyageurs français réputés en visite au Royaume-Uni – invite son compatriote à dîner le soir même. Le rendez-vous est donné à sept heures, au 21 Hanover Square. C'était ici, dans l'ancienne maison de la princesse de Lieven, que Talleyrand s'était installé à partir d'octobre 1831. D'abord logé au 50 Portland Place, il avait trouvé cette résidence peu confortable, spécialement à cause de l'escalier qu'il fallait emprunter pour se rendre dans ses appartements. Le nouveau domicile lui convenait beaucoup mieux : il y trouvait le confort et le décor convenables à sa dignité de représentant de la France à l'étranger. Bientôt Hanover Square fut connue pour ses fastueuses réceptions, qui faisaient l'admiration de la haute aristocratie londonienne. La Princesse de



Dino, véritable ambassadrice en fonction, avait largement contribué à la réputation de la maison.

La soirée qui allait se dérouler est digne de la renommée de la maison. Des notes de Michelet laissent entrevoir un certain embarras face au luxe de cette réception. Il fait d'abord la liste des autres invités du Prince, la plupart des grands diplomates : « M. Bulow, agent de Prusse, et M. Van de Veyer, plus haut le premier secrétaire d'ambassade M, de Bacourt, M. Brenier, l'un de mes élèves à Sainte-Barbe, M. Medam, représentant temporaire de Russie [...], M. de Talleyrand, le consul français en Amérique ; puis moi. » De la Princesse de Dino - qui, en parfaite maitresse de maison, était présente - il remarque les « beaux yeux », même s'il la décrit comme « effroyablement maigre (Prussienne). »

Pendant la soirée, Michelet a un entretien privé avec Talleyrand. Sujet de leur discussion : l'Angleterre. Michelet n'avait pas une opinion positive du pays. Depuis janvier 1834, il professait des cours à la Sorbonne à la tonalité nettement anglophobe. Pour l'historien français, l'Angleterre restait, en dépit des récents développements politiques, un pays ennemi du sien. Talleyrand avait, au contraire, une ardente admiration pour le pays où il résidait depuis quatre ans.



« Il est Anglais, à nous faire frémir », note t-il encore dans son Journal. Pendant leur entretien, les deux hommes parlent longuement de la vie économique d'Outre-Manche. Dès son arrivée à Londres, Michelet avait été frappé de l'incroyable développement industriel du pays. Une série d'images s'étaient gravées dans sa mémoire : images des grands espaces urbains, des manufactures, du progrès industriel, mais aussi des lourdes conséquences sociales que tout cela entraînait. « Nulle part la misère ne m'a semblé plus triste qu'ici : émigration, mendicité, abatement moral, dégradation, tout cela bien plus profond qu'en France. » Michelet croit voir dans l'Angleterre la préfiguration de l'avenir de l'Europe, et craint les conséquences que la diffusion de ce modèle industriel aura sur le continent. Pour l'historien, l'Angleterre symbolise en effet le siècle qui va commencer : siècle de la machine, de l'industrie lourde, de la

production en série et, plus grave, de la sérialisation des hommes. Comment ne pas craindre les conséquences sociales de tout cela ? Pour Michelet, la misère et les inégalités sociales - corollaires du développement industriel - pouvaient rapidement être cause d'une rébellion aux effets imprévisibles.

Interrogé sur ces questions, Talleyrand tient des propos beaucoup moins pessimistes. Il rassure d'abord son compatriote au sujet des conséquences sociales du progrès industriel. « T. - L'inégalité ne choque pas ici ; elle est dans les mœurs. Le cadet veut que l'aîné ait tout [...] Les grandes processions des ouvriers, les associations, etc., n'ont rien de sérieux. » Talleyrand voit dans l'Angleterre et dans la France deux réalités économiques différentes : si la première a pris la voie de l'industrialisation massive, la seconde doit s'en tenir à l'agriculture. « Il faut que la France soit agricole. », déclare-t-il à son invité Les deux pays sont donc pour Talleyrand complémentaires, et donc faits pour être alliés aussi bien sur le plan économique que politique. À Michelet, qui demande : « l'union de l'Angleterre et de la France ne doit-elle pas être troublée par l'opposition de leurs intérêts industriels ? », Talleyrand répond d'un ton sûr : « il n'y a pas de rivalité en vue. »

L'entretien avec le Princesse

suffit pas, cependant, à rassurer Michelet. Visitant les villes de Manchester, Liverpool, Dublin, il est choqué par le spectacle de leur misère industrielle et sociale. Il rentre donc en France réconforté dans ses opinions anti-anglaises. Talleyrand, qui le précède en France d'une quinzaine de jours, rentre au contraire toujours anglophile.

L'entretien entre Talleyrand et Michelet montre bien la place que l'Angleterre était en train de prendre dans l'imaginaire français : le pays-symbole de la révolution industrielle, admiré et craint au même temps. Face à la question des conséquences sociales de l'industrialisation – qui au cours du XIXe siècle devient très débattue en France - les Français seront partagés entre la peur des conséquences sociales de l'industrialisation (comme Michelet) et l'admiration envers le pays, comme Talleyrand.

■ Corinne Doria.